



Un « mal paso ».

EXPLORATIONS AUX ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN

EN 1876, 1877, 1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PAR M. A. RECLUS, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹.

Tous les dessins de cette série ont été exécutés par M. G. Vuillier d'après des croquis ou des photographies communiqués par l'auteur.

XXXV

Nouveau renfort. — Un pendu. — Jaguar tacheté et lion noir. — Chasse au jaguar. — A cheval sur un tigre. — Combats du jaguar avec le pécaré et le tapir.

Nous poussons rondement la trocha pour rattraper le temps perdu à l'hôpital. La contrée est encore plus mauvaise que celle de l'année dernière. Ce ne sont que ravines, précipices, gorges profondes, « mal pasos » sur « mal pasos ». Au vrai, c'est une suite de mauvais pas : le portage nous prend le meilleur de nos journées.

Par contre le pays redevient fort giboyeux ; à chaque instant on entend les hurlements des singes ; les pavos de toutes espèces (hocos) et les dindons sauvages pullulent. Grâce à José et à Pedro Soler notre table est toujours abondamment fournie ; de temps en temps ils nous régaleront avec quelque corcovado. C'est une très grande caille au plumage analogue à celui de la perdrix, mais plus foncé. Soir et matin, vers six heures, ce qui lui a valu le nom de « reloj del pobre » (horloge du pauvre), il lance cinq ou six notes claires et retentissantes, parfaitement rythmées ; ce cri, traduit par les indigènes de bien des façons différentes,

explique la variété des appellations de cet oiseau. Les corcovados abondent dans le Darien ; les couvées en sont fort nombreuses ; sans cela la race disparaîtrait bientôt, car, pour leur malheur, ces cailles sont un manger des plus fins. Tous les carnivores font une chasse assidue à ce gibier sans défense aucune ; son vol est faible, il perche tout au plus à un ou deux pieds de terre, fait son nid sur le sol, vit en société et se plaît à entendre sa voix. Un jour Soler me rapporta un petit poussin de corcovado vivant, tout ce que l'on peut imaginer de plus joli et de plus mignon, à peine sorti de l'œuf ; ce petit courait et sautait fort bien.

Au bout d'une huitaine de jours, M. Lacharme lui-même commence à nous causer du souci ; il ne veut pas entendre parler de repos ; et tout ce que je puis faire, c'est de lui donner une petite escorte, et il se rend, intrépidement comme toujours, à son travail. Ce jour-là nous traversons la ligne de partage entre les eaux du rio Chico et celles du Tupisa. Le soir, notre ami nous revient avec une très forte fièvre ; il divaguait pendant la route, et par moments encore

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 321, 337, 353, 369, 385 ; t. XL, p. 241.

il a des accès de délire; nous le soignons de notre mieux en suivant ses indications; depuis trente ans qu'il mène la vie des bois, il sait à peu près les remèdes qui conviennent à son état; on lui construit une « cama », plate-forme de bambous, où il passe la nuit accoudé sur un sac d'effets. Notre rancheria du moment est pittoresque et jolie, mais très humide et peuplée de *plagas* de toute sorte, y compris les garapates.

Au matin, notre collègue va mieux, mais je crois plus sage de le retenir au campement. M. Sosa se charge de guider les trocheurs; je prends le tachéomètre, et nous allons de l'avant. La tâche est rude parce que le pays est difficile et coupé de quebradas profondes. Mais le brave Lacharme nous relève bien vite; il se trouve décidément plus fort, il veut reprendre ses travaux; à l'exception de Manuel, de Pedro Garcia couvert de gros furoncles, suite de sa brûlure, et du vieux Merced qui a fait une chute assez grave, tout notre personnel paraît assez gaillard.

D'ailleurs un renfort nous rejoint en ce moment même, par un jour de pluie dans la Cordillère avec brouillard dans la vallée. Lisandro, Eugenio et Domingo nous arrivent avec nos nouveaux engagés, José Maria, Pedro Espinosa et Pedro Perez; le premier, intelligent et fort doux, nous resta fidèle jusqu'à la fin de l'expédition; les deux autres sont des hommes solides et bien plantés.

Ils nous remettent le courrier : une lettre fort importante de M. Wyse m'annonce que l'amiral Maudet a chargé le croiseur *le Dupetit-Thouars* de déterminer la position exacte d'Acanti et de lever le plan hydrographique de la baie; ce navire, attendu d'un jour à l'autre à Colon, sera à Acanti vers le 10 février. M. Wyse embarquera à bord ainsi que M. Verbrugge. Il me recommande de tout faire pour atteindre l'Atlantique à cette date : si je vois qu'en continuant la trocha et les opérations tachéométriques il m'est impossible d'arriver à temps, il faudra néanmoins rallier Acanti en me bornant à la reconnaissance des lieux où le canal devra prendre un cours souterrain. Il me reste encore une dizaine de jours, trop peu pour achever l'étude topographique de la ligne; nous pourrions cependant la prolonger près d'une semaine encore, puis, avec quelques hommes choisis, je m'ouvrirai une *pica* jusqu'à la mer.

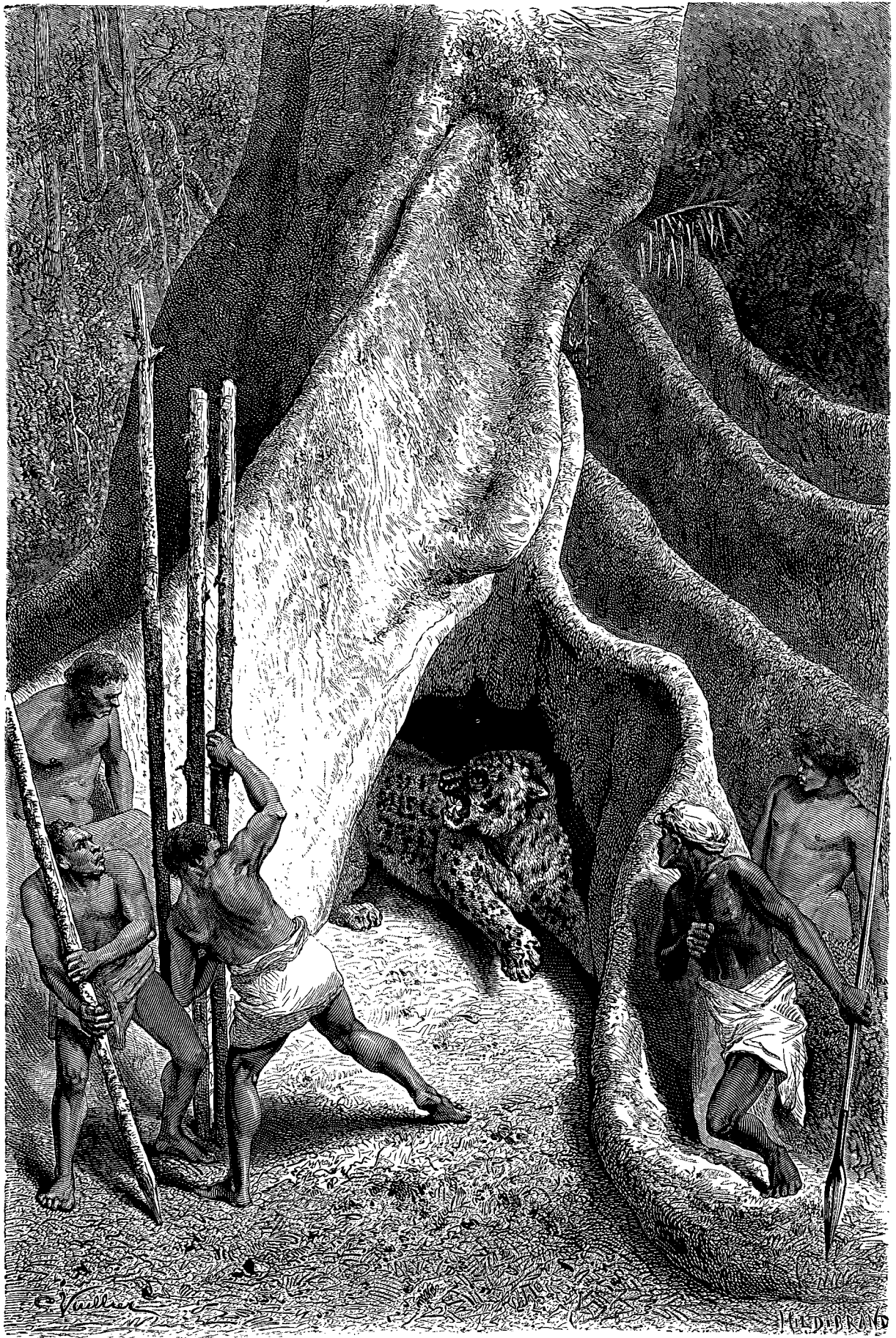
Eugenio et ses camarades étaient chargés de nous procurer des vivres; par indolence, ils n'ont pris que des provisions légères, des conserves, du vin, toutes choses presque inutiles, et ont laissé de côté le riz, absolument nécessaire. Cette inexécution de mes ordres nous fut très préjudiciable; elle me fit perdre deux journées qui m'auraient permis de gagner Acanti avant le départ du *Dupetit-Thouars*.

Le 2 se passe à trocher à travers une région difficile; on croise une grande *quebrada* encombrée d'énormes blocs de porphyre rouge, et l'on ne peut établir le campement que fort tard : en arrivant au

bivouac, j'ai un instant de saisissement terrible : aux lueurs verdâtres du crépuscule filtrant à travers la feuillée, j'aperçois un pendu se balançant à une branche basse; je m'approche, éperdu : c'est un grand singe, abattu par nos gens et qu'on se prépare à boucaner au-dessus d'une *barbacoa* (treillage de bambou sous lequel on allume du feu). M. Sosa, le lendemain, s'amuse à en faire une photographie. Les hommes, éreintés, ne se cuisent qu'un souper trop sommaire après les grandes fatigues du jour. Pedro Garcia et Manuel sont à bout de forces : ce dernier me préoccupe; ses plaies deviennent, sans exagération, épouvantables.

Pedro Soler, en appelant le gibier suivant le procédé que nous avait appris Nicolas, voit tout à coup un jaguar s'avancer de son côté; il le vise; par bonheur peut-être, son fusil rate, et l'animal s'éloigne sans s'occuper autrement du chasseur. L'émotion que cause à Pedro cette rencontre inopinée est telle qu'il rallie notre troupe, et, jetant son arme, il aide ses camarades au transport des bagages; le soir et par la suite, il mange peu ou point, reste à l'écart, sombre, silencieux, et ne parle plus de ses hauts faits; je crains de le voir tomber malade.

En fait de grands félins, je n'ai entendu parler au Darien que du jaguar tacheté (*felis onça*) et du jaguar ou lion noir (*felis nigra*). Somme toute, ces carnivores paraissent peu dangereux; ils évitent l'homme, s'écartent avec soin des campements et fuient dès qu'on approche : bien différents de nos loups en Europe, ils ne tiennent aucune place dans les légendes du pays. Personne ici ne sachant préparer leur dépouille, on ne les chasse que de loin en loin et par simple amusement. Leur gîte une fois découvert, presque toujours quelque figuron décrépit, on s'y rend au milieu du jour, l'heure où l'on est sûr de trouver le jaguar « chez lui ». Les hommes sont munis d'une bonne provision de pieux très longs et bien pointus; on les fiche à loisir en terre, assez près de l'animal pour qu'il ne puisse bondir par-dessus; on forme de la sorte une espèce de clôture entrelacée de lianes extrêmement souples et solides. Chose extraordinaire, le tigre, pendant tout ce temps, se pelotonne sur lui-même, se tord, se roule, pousse des miaulements rauques, mais n'ose fuir de sa tanière. Ces préparations terminées sans qu'on ait couru le moindre risque, il n'y a plus qu'à tuer la bête à coups de lance ou à coups de fusil. Cette façon d'occire le jaguar paraît singulièrement incroyable; mais M. de Lacharme assure l'avoir pratiquée lui-même, et José, Antonio, Manuel ont souvent participé à ce divertissement. José, un jour, pendant qu'on cernait un jaguar blotti dans le creux d'une souche vermoulue, aperçut un trou juste au-dessus du tigre : la folle idée le prit de sauter sur l'arbre, et, confiant dans sa force herculéenne, d'enfoncer sa lance par cet orifice; il espérait tuer l'animal sur le coup; mais du tronc, il ne restait que l'écorce : celle-ci ne put sup-



Chasse au jaguar.

porter le poids de notre homme; il tomba à cheval sur le tigre au moment où celui-ci, ayant senti la blessure du fer, s'élançait hors de sa retraite; il se releva tout étourdi, mâchuré, contusionné, déchiré, tandis que le jaguar allait mourir plus loin, le tronçon d'arme dans le corps. Dans la presqu'île de Malacca une chasse analogue réussit avec le vrai tigre royal, autrement redoutable. Un cercle de rabatteurs, la pique en avant, se forme autour du félin, qui, hurlant, effaré, le laisse fermer sur lui, et on le tue sans qu'il fasse le moindre effort pour rompre cette barrière humaine.

Les sangliers, les cerfs et les autres animaux qui peuplent les forêts du Darien fournissent au jaguar une nourriture abondante, mais souvent il est obligé de battre en retraite ou de se réfugier sur un arbre, quand il a eu l'imprudence de saisir un pécari au milieu du troupeau. Le tapir non plus n'est pas toujours facile à vaincre; le félin lui saute sur la croupe, il s'y colle aussi à plat que possible, en se cramponnant avec les cinq puissantes griffes de chacune de ses pattes; puis il entame profondément le cou du pachyderme. Le tapir fuit à toute vitesse vers l'eau, il traverse les halliers, les fourrés de lianes, il se glisse sous les branches basses pour désarçonner ou blesser son terrible cavalier; s'il peut arriver au rio ou au marécage, il est sauvé : le jaguar lâche prise.

XXXVI

Nous atteignons le Tupisa. — Nous nous séparons faute de vivres. — En route pour la Cordillère. — Ascension de la montagne. — Nous voyons enfin l'Atlantique. — Descente. — Est-ce, n'est-ce pas le *Dupetit-Thouars* ?

Après des semaines aussi bien employées, le repos du dimanche nous fait un bien merveilleux. Ce jour-là nous nous occupons de nos calculs, de notre correspondance et nous mettons nos carnets à jour; je fais aussi le recensement de nos provisions, mais le 3 je constate avec peine qu'il ne nous reste plus de riz que pour une demi-douzaine de repas. J'expédie au dépôt les plus vigoureux de nos travailleurs et leur promets un bon pourboire s'ils réussissent à nous rejoindre dans cinq jours. Quel dommage que le peu de temps dont nous disposons ne me permette pas de mener toute la troupe jusqu'à l'Atlantique! car l'entraîn est général; le soir au bivouac, avant de se coucher (les gens de couleur, on le sait, ont besoin de fort peu de sommeil), nos hommes rient et s'amusaient à conter des histoires quelquefois assez risquées; Pedro Soler seul fait exception : depuis son tigre il est toujours dans un marasme complet, à peine s'il peut énoncer une vieille légende connue de longue date de toute l'assistance.

Le 4, le secourable José nous rapporte trois singes, abondance qui nous permet de ne donner qu'une demi-ration de riz. La troupe marche bien sur de longues pentes assez douces. A deux heures nous at-

teignons le Tupisa. La rivière est très large et son lit encombré de galets; le débit ne semble guère inférieur à celui que nous avons constaté au confluent du Tiati; son orientation nous est favorable pendant deux ou trois jours. Par malheur la pluie recommence; il faut sans cesse activer nos hommes, les encourager, les apostropher au besoin.

Cependant le Tupisa change notablement de caractère; la vallée, assez large il y a quelques kilomètres à peine, se rétrécit peu à peu : sur chaque rive, des contreforts élevés se terminent par des escarpements à pic qui forcent le rio à faire de brusques détours et l'enserment dans des gorges où il se précipite en rapides violents et en cataractes écumeuses. Des bras de rivière, asséchés maintenant, mais qui roulent beaucoup d'eau à la saison des pluies, sont remplis d'arbres échoués, nommés *trancos*, formant souvent des ponts naturels. Bientôt le défilé s'étrangle encore, et sur certains points n'est plus qu'une profonde rainure de quelques mètres de large. Dans cette partie de la Cordillère, le climat est humide, la végétation puissante. L'incomparable *esparé* y abonde; les sous-bois sont peuplés de palmiers et de fougères arborescentes, les rochers se tapissent de plantes grimpanes ou plutôt traînantes dont les milliers de tiges s'étalent sur la pierre et tombent en nappes verdoyantes jusque dans le rio, où le courant les balance sans trêve.

Çà et là le Tupisa est semé de blocs gigantesques; le flot qui en ronge inutilement la base fouille le lit de la rivière et ajoute quelque danger aux difficultés de notre marche. La pluie ne cesse de tomber; impossible d'allumer du feu pour cuire les aliments et réchauffer les hommes qui n'ont plus de courage; comme tant d'autres, ce sont des travailleurs de beau temps.

Le riz, notre pain quotidien, va nous manquer. Il faut nous séparer : je garderai cinq hommes pour continuer les opérations, et M. Sosa se repliera sur Yaviza avec le gros de l'équipe; en route il rencontrera les porteurs de vivres que nous attendons, et lesdits porteurs pourvoient deux hommes, Pedro Espinosa et Pedro Perez, chargés de nous rejoindre. De Yaviza il enverra deux embarcations nous attendre à Port-Tiati, puis il regagnera Panama pour se mettre à la disposition de M. Wyse. M. Lacharmé, qui part avec eux pour Yaviza, doit ensuite se rendre dans la vallée de la Tuyra, au pied du cerro de Tuno, afin d'étudier l'emplacement des grandes écluses accolées qu'il propose pour un canal interocéanique empruntant le cours de la Tuyra et de l'Atrato.

Le 6, à deux heures, nous nous disons adieu, après avoir, avec M. Sosa, déterminé exactement le relèvement à suivre pour arriver à Acanti; on a construit à la hâte une *barbacoa* sous laquelle on place du *ta-sajo* et des conserves qui me serviront peut-être au retour. J'emène José, Pedro Garcia et Eugenio, et, provisoirement, Domingo et Juanito. Pedro Espinosa et Pedro Perez nous rejoindront dans trois jours avec

ce malheureux riz, cause de tant d'inquiétudes. Les vivres et les bagages sont réduits à l'indispensable; les hommes n'emporteront pas de rechange, et leur couchage se composera d'une natte; nos porteurs n'auront plus à faire d'allées et de venues, et pourront marcher rondement dans le rio. Le beau temps reparait.

Le lendemain, la besogne marche à merveille; je

puis renvoyer Domingo à M. Sosa; je garde Juanito, qui est jeune, vigoureux et désire vivement m'accompagner. Le rio se rétrécit et son débit décroît rapidement. Le cheminement sur les roches glissantes devient difficile; les défilés se succèdent presque sans interruption; puis le Tupisa fait un coude, et nous avons devant nous un tributaire important qui suit la direction voulue. Nos gens s'installent sur une grève



Trancos.

où un énorme tronc d'espavé, charrié par les eaux, nous abrite la nuit du vent glacial et le jour de l'ardeur du soleil. Nous soupçons de notre dernière poignée de riz.

Le lendemain, quelques débris de biscuits nous aident à tromper notre faim. Impossible de changer de campement; les deux Pedro qui nous apportent des vivres pourraient manquer notre piste et s'égarer

dans le Tupisa supérieur, ce qui les mettrait, et nous avec eux, dans une situation grave; pour comble de prudence, j'expédie Eugenio à leur rencontre: nous sommes en pleine montagne et les opérations deviennent très pénibles: pozos, pierres glissantes, blocs anguleux, rapides, *angosturas* ou défilés, tout se ligue pour nous faire obstacle; la *quebrada* se sépare en deux bras d'importance presque égale; le

contrefort situé entre ces cours d'eau ne paraît pas escarpé comme ceux que nous avons vus précédemment. C'est par là que je veux essayer de gagner la crête de la Cordillère. Du reste, une cascade sautant d'un mur à pic vient arrêter court les travaux de la journée : impossible de s'élever dans le bief supérieur.

Nous rentrons au bivouac, où l'abondance est revenue ; on déballe le riz ; Fidedigno m'a même expédié quelques œufs. Un excellent rôti de singe nous ravive complètement. Je reporte, *grosso modo*, nos dernières opérations sur un morceau de papier quadrillé ; nous ne sommes plus qu'à quatorze kilomètres de Gandhi ; demain, peut-être, nous apercevrons l'Atlantique.

En route pour l'ascension de la sierra qui nous cache encore cet océan ! D'abord, je me laisse malheureusement influencer par nos fameuses pratiques de la forêt vierge et nous suivons la quebrada au lieu de prendre l'arête du contrefort. Cette fausse manœuvre nous fait perdre une heure et demie à nous escrimer au fond d'une ravine encaissée et bondée de blocs entassés pêle-mêle sur lesquels se croisent les branches basses des arbres de la berge. Un escalier de cascades sautant dans la gorge étroite nous force à rebrousser chemin. Je reviens à ma première idée, on escalade en s'aidant des pieds et des mains la paroi la plus abordable ; à partir de ce moment, la route devient comparativement aisée. En effet, ici, la Cordillère se rapproche singulièrement de ce que je pourrais appeler la chaîne de montagnes théorique, c'est-à-dire d'une ligne de faite horizontale et rectiligne des deux versants de laquelle se séparent perpendiculairement des contreforts qui se subdivisent à l'infini comme les folioles d'une feuille composée et s'abaissent à mesure qu'ils s'éloignent de la nervure centrale. Comme tous se réunissent deux par deux pour former le chaînon soudé à la maîtresse chaîne, on est certain qu'en partant de l'extrémité de l'une quelconque de ces ramifications, et en remontant toujours la crête, on ne peut manquer d'arriver à l'arête principale.

Tout d'abord on se trouve sur la ligne qui partage les eaux entre deux ravines ; bientôt on passe sur la faite qui sépare les bassins des deux rivières ; de là sur l'épine dorsale d'où s'éloignent des vallées de plus grande importance, et ainsi de suite jusqu'au sommet. Pour redescendre, c'est autre chose, car les crêtes se bifurquent à chaque instant. Comment choisir l'articulation qui s'étendra jusqu'à la plaine ? Il vaut mieux enfilier hardiment la première coupure que l'on rencontre et continuer à suivre gorge, quebrada, rio, pour déboucher avec ses eaux dans la vallée.

Pour en revenir à notre ascension, elle fut extrêmement facilitée par la forme même des montagnes dont les crêtes, très minces, n'ont souvent que deux ou trois mètres d'épaisseur ; malgré la forêt tropicale, il n'était pas d'erreur possible ; quelquefois la cime

s'élargissait notablement, mais José, envoyé en éclaireur, retrouvait bientôt la route voulue. Les arbres de haute futaie croissent en abondance sur les sommets de cette Cordillère, mais le sol n'en est pas infesté de taillis et de lianes : presque toujours un seul homme suffisait pour tracer la *pica*. De temps à autre, quelque clairière nous permettait d'entrevoir la contrée environnante ; elle n'a rien de remarquable : nulle part n'apparaît l'ossature du massif ; partout s'étend une mer de verdure aux ondulations énormes que la régularité de structure de ces montagnes rend encore plus monotones.

A trois heures de l'après-midi, quelques minutes avant de gagner la ligne de faite, une brume épaisse nous ensevelit qui trempa tous nos vêtements. Impossible de distinguer un objet à cent mètres de distance : nous fûmes ainsi privés du panorama splendide sur lequel je comptais : d'un côté la grande mer, jusqu'aux terres de Cartagène peut-être ; de l'autre les innombrables chaînons, les rameaux qui étendent leur lacis sur le versant occidental ; au loin les plaines basses du Chucunaque et de la Tuyra.

Chose autrement grave : comment choisir la route pour rejoindre Acanti ? comment savoir si les eaux des ravines qui s'ouvrent à nos pieds se rendent au Tolo ou à l'Acanti ? Tout aussi bien peuvent-elles faire partie du bassin de quelque fleuve débouchant beaucoup plus au nord ou au sud. En somme, nous nous trouvons en ce moment sur la ligne droite qui relie Acanti à notre point de départ ; il ne reste qu'à aller de l'avant ; plus bas, en dehors du brouillard, nous découvrirons bien quelque observatoire pour reconnaître le pays.

Après un quart d'heure de repos, nous descendons dans la combe opposée à celle par laquelle nous avons monté. Sur les contreforts la forêt déborde, plantureuse et riche ; mais dans notre ravine, qui s'échancre toujours davantage, quelques mauvaises broussailles croissent avec peine sur les débris de schiste et les terres rouges ; nous glissons à chaque pas, les cailloux dégringolant sur nos talons ; ni ressauts, ni précipices, mais les porteurs, lourdement chargés, conservent difficilement leur équilibre ; ils sont vite à bout de forces, et j'ordonne la halte avant le crépuscule.

Nous n'avons pas dépassé la combe supérieure, mais déjà les contreforts commencent à s'élever en escarpements, le val se resserre ; un cours d'eau pérenne s'est creusé un lit profond entre des berges à pic ; les cascades où le rio saute de gradin en gradin dans des couloirs à parois verticales vont bientôt apparaître.

La buée glaciale nous pénètre jusqu'aux moelles ; nous grelottons sous la brise du nord qui souffle en plein dans la gorge, mais il n'est pas possible d'allumer du feu, tant le bois mort que nous recueillons est humide. Plusieurs essais où les hommes apportent toute leur pratique, et moi ce que la théorie peut me suggérer, n'aboutissent qu'à épuiser notre provi-

sion de luminaire et de graisse : tout espoir d'un souper réconfortant nous abandonne ; on se contente d'un repas de sardines et d'anisado. J'installe mon hamac entre deux arbres ; chacun de ses balancements me heurte contre une roche anguleuse ; les autres se couchent ou s'accroupissent, au choix, sur les pierres mouillées, et nous sommes harcelés toute la nuit par des hordes de *chitras*.

Le lendemain matin, personne ne s'attarde aux délices de cette halte ; en peu d'instants nous sommes prêts à partir ; le déjeuner est renvoyé à l'heure fortunée où nous sortirons de la brume. Et voici que dès le lever du soleil le brouillard disparaît, et pendant quelques minutes mes regards embrassent la mer, colorée en jaune rougeâtre par la réverbération des nuages ; on distingue un bâtiment à l'ancre, les voiles larguées. Puisque nous le voyons d'une telle distance, ce doit être un grand navire, sans doute le *Dupetit-Thouars* au mouillage d'Acanti. Cet aspect nous remplit de joie ; quelles que soient les fatigues du chemin, nous voilà dans la bonne route. Mais bientôt je redeviens inquiet : le *Dupetit-Thouars* est probablement arrivé depuis un jour au moins, et il m'est impossible de rallier Acanti avant après-demain ; il ne doit rester que trois jours, et je ne le trouverai plus.

XXXVII

Difficultés de la marche, exercices funambulesques. — Chute périlleuse. — Le *Dupetit-Thouars* est parti. — Le Cacique Ouisapilé. — Les *Indios Mansos* de la tribu d'Acanti. — Baie et marais de l'Acanti.

A six heures, on se remet en marche ; la *quebrada* se fait de plus en plus détestable ; à chaque ravine qui s'y perd une cascade se précipite ; chaque bec de confluent est formé par un éperon abrupt ; si le saut n'est pas vertical, on se cramponne aux saillies, et, s'aidant d'une liane, on dévale comme on peut. Quand la descente est impraticable, on passe bon gré mal gré sur l'éperon ; si anfractueux qu'il soit, les gradins en sont toujours couverts d'arbres reliés par des lianes auxquelles on s'accroche ; quelquefois il faut remonter le torrent et regagner la crête : le chemin y est plus facile, mais cette région est si hachée qu'à tout instant l'arête se bifurque. Le raisonnement, l'habitude, l'instinct acquis pendant ces deux années d'exploration me font suivre quelque temps la bonne voie, mais nous finissons toujours par tomber sur quelque pointe escarpée qui nous force à dégringoler de nouveau dans le ravin. Une dernière tentative nous amène à la fourche d'une grande *quebrada*. Il est midi, on allume le feu et nous prenons le premier repas de la journée.

A une heure on repart. Pendant quelques centaines de mètres, tantôt à droite, tantôt à gauche du rio, nous marchons passablement ; bientôt recommencent les gorges et les cascades ; parfois des troncs énormes, charriés par les crues et échoués dans les étrangle-

ments ou sur les arêtes des sauts où ils forment une rampe descendant d'un bief à l'autre, permettent d'avancer sans danger, mais non sans de véritables tours de force funambulesques. Quelques-unes de ces épaves ont jusqu'à trente mètres de long. A travers l'enchevêtrement des racines noueuses on se hisse péniblement jusqu'au tronc pourri et glissant, puis on le suit à petits pas en s'appuyant solidement sur son bâton pointu. De peur du vertige, on n'ose regarder l'abîme au-dessous, où l'eau noire cache à peine les roches taillées en pointe ou aiguës en arêtes vives par la violence du courant. Arrivé au branchage, on se dépêtre comme on peut pour redescendre et atteindre la rive. Puis ces palissades cessent ; la masse d'eau, toujours augmentée par de nouvelles quebradas, nous empêche de suivre le lit du rio : il faut donc remonter sur la crête et y cheminer jusqu'au point où l'éperon vient aboutir au thalweg ; alors on essaye de continuer sur la berge ; mais à peine y est-on descendu que, derechef, on est obligé de revenir à l'escalade ; cette manœuvre se renouvelle à l'infini, les ravines qui s'embranchent au rio étant désespérément rapprochées les unes des autres. Certaines des arêtes sont si étroites qu'un arbre suffit pour la barrer complètement ; à droite et à gauche, les parois sont à pic : impossible de faire un crochet pour éviter l'obstacle ; on tourne le tronc en se mettant à califourchon sur quelque racine maîtresse à portée, puis il faut se cramponner à la suivante et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on puisse reprendre pied. Nous passons ainsi près d'une demi-heure à faire le tour d'un immense figuon ; ses racines, plus hautes qu'un homme debout, s'étalent comme des bras de pieuvre, et, descendant des deux côtés de l'arête rocheuse, vont chercher le sol nourissant à une dizaine de mètres plus bas. Tout près, on voit quelques arbres de la même espèce portés sur des racines aériennes qui forment comme une tonnelle d'arceaux gothiques. Pour redescendre dans le fond de la gorge, chacun choisit sa voie d'après la solidité de ses jarrets ou sa résistance au vertige ; du reste, il vaut mieux marcher séparés, pour ne pas être entraîné par une chute de son voisin, surtout pour ne pas être blessé ou tué par les roches qui se détachent à tout instant des parois. Il arrive bien quelques menus accidents : mes gens en sont quittes pour des contusions et des déchirures de la peau ; pour ma part, en dépit du grand soin que je prends de rechercher les sentes des bêtes sauvages, je suis le plus maltraité : une culbute malencontreuse me fait glisser sur une roche abrupte plongeant sur un abîme de trente mètres de profondeur. Jamais peut-être je ne vis la mort de si près : sans savoir comment, je me remets *ex abrupto* sur mes pieds, et, d'un bond, je saisis de ma main crispée une branche d'arbuste à laquelle je me cramponne.

Vers quatre heures du soir, la pente du rio a beaucoup diminué ; il n'y a plus de cascades, au vrai sens du mot, et nous prenons le lit même du torrent. Nous

tombons alors sur une auge très longue dont la profondeur paraît inquiétante; mes deux Pedro ne se troublent point : de grande taille et bons nageurs, ils plient leur charge dans leurs sacs de toile recouverte de caoutchouc naturel et continuent imperturbablement leur route, tantôt en faisant des brassées, tantôt avec de l'eau jusqu'au cou; les autres, et moi avec eux, escaladent une haute crête arrondie, longue de près de mille mètres. Tout montre que la cluse va finir, et que nous allons entrer dans la vallée basse; d'après le baromètre, nous ne serions qu'à cent mètres d'altitude au plus. Une fois sortis de la gorge, nous suivons encore le rio jusqu'à un endroit convenable pour le campement; c'est une grève assez large infestée de scorpions.

Au matin, pour éviter un nouveau cañon qui étrangle le cours du torrent, nous grimpons sur une arête qui nous amène à un autre confluent. Là, tout d'un coup, la vallée s'épanouit, le rio s'étale en une vaste nappe peu profonde, il court sur un lit de gros cailloux, ou sur du sable fin entre de larges grèves sur lesquelles nous marchons d'un bon pas. Nous sommes sans doute près de la mer, car, sauf une petite *loma* (colline) à l'est, la contrée est absolument plate; le rio, de plus en plus sinueux, est coupé d'îles; la végétation change, les flancs de quelques berges élevées nous montrent que le sol est formé de terrains de transport, d'alluvions d'origine neptunienne fort récente.

A midi, l'on rencontre quatre Indiens pêchant au javelot. Eugenio, qui me sert d'interprète, apprend d'eux que sur rade il y a un grand navire à feu avec beaucoup de soldats et qu'il attend des blancs arrivant du sud. Plus de doute, le bâtiment que nous avons vu hier matin au lever du soleil est bien le

croiseur français. L'impatience joyeuse de revoir MM. Wyse et Verbrughe, et des officiers de marine, mes camarades, le vif désir de rentrer à Panama et de ne pas retraverser la Cordillère à peu près sans habits, — il ne m'en reste que des lambeaux, sans souliers, — les miens ne sont plus qu'un souvenir, le besoin de repos et de nourriture, tout m'en-

gage à me hâter. Je sais que, vu la saison, le commandant ne peut s'arrêter que le temps indispensable sur une rade ouverte où de violentes rafales du nord-est battent souvent en pleine côte.

Un des Indiens s'offre comme guide, moins sans doute pour me préserver des chiens du village que pour me surveiller et prévenir la tribu de mon arrivée; la présence d'un grand navire, l'annonce d'Européens venant par la montagne, les a mis sens dessus dessous. Je presse le pas autant que le permet ma lassitude.

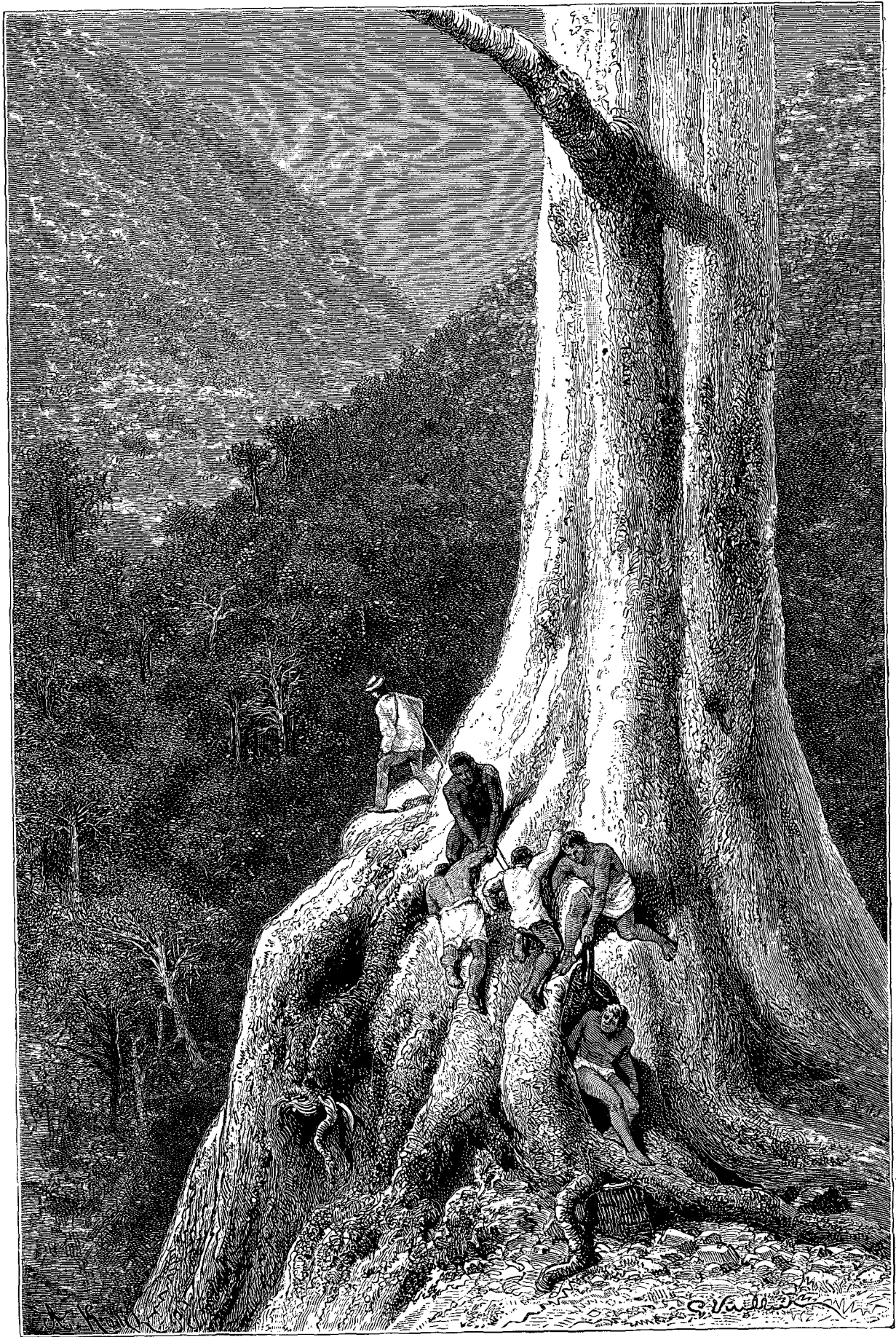
Hélas! des *caucheros* de Cartagène m'apprennent que le croiseur vient de partir : il était encore en vue, disent-ils, au moment où ils ont quitté leur campement de l'embouchure de l'Acanti. Je ne veux pas croire à cette désolante nouvelle; ma hâte s'en augmente : chargés comme ils sont, les hommes ne peuvent me suivre, et je gagne le village une demi-heure avant eux. Mais je ne sais pas un traître mot d'indien; les naturels ne sont pas plus forts en espagnol ou en anglais (pour ne rien dire du

français, voire de l'allemand), et quelques minutes passent avant qu'ils comprennent mon désir de parler au Cacique.

Celui-ci me reçoit devant sa maison, au milieu de ses notables; à ses pieds, un de ses fils tient le bâton, insigne de son autorité. Son accueil, sans afficher une hostilité ouverte, n'a guère lieu de me flatter; mais je me préoccupe fort peu de ces façons glaciales, et,



Ascension de la Cordillère (voy. p. 262).



Passage d'un figuon sur une arête (voy: p. 263).

faisant lever un des hommes pour prendre un siège qu'on ne m'offrait pas, je demande à un des jeunes gens de me chercher du feu. Mon sans-gêne ne déplait point, et on daigne prêter quelque attention à mes questions ou plutôt à la mimique qui les accompagne. Les mots *Wyse*, *France*, aident à notre compréhension mutuelle. Le navire de guerre est parti dans la matinée, on l'a vu se diriger vers le sud, mais, à une certaine distance, il a viré de bord et marche vers le nord; on l'aperçoit encore du bord de la mer. Le Cacique me tint un long discours où revenaient souvent les mots *santos* et *carta* (lettre en espagnol), mais il fallut l'arrivée d'Eugenio pour m'expliquer de quoi il retournait : M. Wyse, en partant, avait remis pour moi des lettres et des provisions à un patron de chercheurs de tagua, nommé Santos, établi à l'embouchure du rio Acanti.

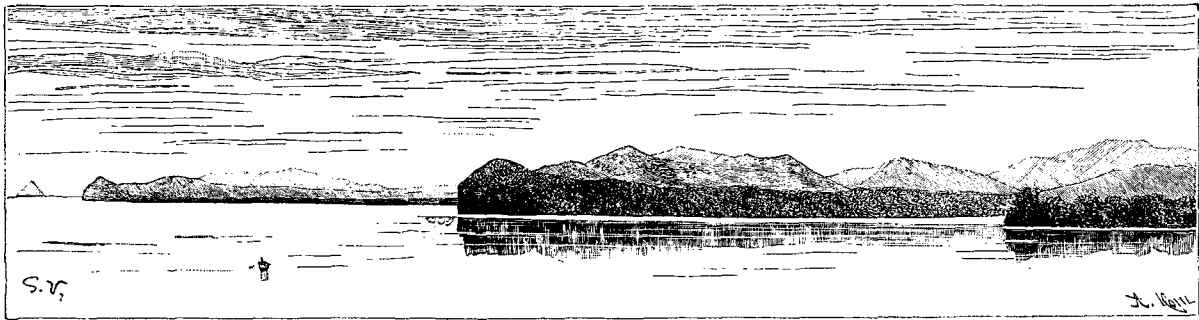
Pendant ce temps on était allé chercher un petit billet que M. Wyse avait confié au Cacique; il m'annonçait que le *Dupetit-Thouars* était définitivement parti et me recommandait de me tenir en garde contre les Indiens. Je compris alors la manœuvre du croi-

seur. Son crochet vers le sud avait pour but de faire croire à son prochain retour et d'entretenir les sauvages dans une crainte salutaire.

Ouisapiléé voulut bien nous prêter deux pirogues, et des pratiques du rio nous menèrent au campement des caucheros nègres, à une demi-heure plus loin. Chemin faisant j'appris que ce n'était ni le Tolo ni l'Acanti dont je venais de descendre le cours, mais le Guati, affluent principal du dernier de ces fleuves.

Nous arrivons bientôt à l'établissement des Cartagénois. J'y trouve abondance de vivres laissés pour moi par M. Wyse, ainsi qu'une longue lettre qui me met complètement au courant de la situation.

La tribu d'Acanti appartient à celles que les Espagnols nomment *Indios mansos*, c'est-à-dire soumis ou censés tels. Les tribus ainsi désignées ont accepté un semblant de christianisme et permettent aux étrangers d'entrer sur leur territoire. Il ne pouvait en être autrement, car leurs minces *pueblos* sont à la merci d'une poignée de soldats. Leur nouvelle religion consiste uniquement en quelques noms de saints ou de vertus chrétiennes qu'ils ajoutent à leurs appellations



Baie d'Acanti (première vue), d'après un croquis de M. Turquet de Beuregard, capitaine de frégate.

ordinaires. La pauvreté de leurs forêts les avait jusqu'ici tenus à l'abri de tout commerce régulier avec les Néo-Grenadins; de temps à autre seulement, des goélettes américaines troquaient la tagua des sauvages contre des cotonnades, des marmites, de l'eau-de-vie et autres articles qu'ils ne savent pas fabriquer; mais depuis qu'une exploitation inintelligente a détruit tous les arbres de caoutchouc, un grand nombre de Cartagénois, sous la menace de mourir de faim, ont été forcés de se livrer à la recherche, beaucoup moins lucrative, de l'ivoire végétal dont se fait actuellement une exportation suivie. L'abondance de ce fruit dans les forêts du rio Tolo et du rio Acanti a déterminé à l'embouchure de ce dernier cours d'eau la création d'un campement où vivent une soixantaine de nègres; leur nombre augmente d'année en année. Depuis ce temps les Indiens ont vu se tarir pour eux la source d'échanges qui leur procurait, avec la visite des Américains, les ustensiles, les vêtements nécessaires et les boissons qu'ils préfèrent à tout; ils sont donc condamnés à la misère, ou pis encore, au travail.

De là leur haine contre les Cartagénois, dont ils

ont souvent médité le massacre, mais par peur des représailles ils rongent leur frein en silence. Voyant arriver un navire de guerre, apprenant qu'un parti de blancs était attendu du sud, ils se sont imaginé, les pauvres gens, que nous venions protéger les caucheros et développer encore la cueillette de la tagua; tout naturellement ils nous englobent dans leur aversion pour les envahisseurs, et je ne puis m'étonner de l'accueil froid qu'ils nous ont fait.

Une petite fièvre causée par les fatigues de la descente m'obligea de passer un jour au campement. J'avais aussi à préparer le retour, à prendre des renseignements, et à me procurer un guide pour rejoindre, par une route plus facile que le rio, notre pica de la Cordillère.

Dans la matinée j'explore quelque peu le bas Acanti et la côte maritime. Bien que la saison sèche soit avancée, le débit du petit fleuve est assez important pour que ses eaux franchissent les sables de la barre : parfois, dit-on, à marée haute (la dénivellation est de soixante centimètres au maximum) les vents du nord-est refoulent les vagues dans le rio.

A une époque géologique encore récente, la mer devait s'étendre jusqu'au confluent du Guati et former en cet endroit une baie spacieuse. Depuis, un cordon arénacé l'aura circonscrite; la rade, devenue lagune, se sera peu à peu comblée, mais la contrée est restée fort marécageuse et le cours du fleuve incertain. On retrouve en plusieurs endroits des tronçons d'anciens lits correspondant à de vieilles embouchures séparées de la mer par une dune peu épaisse. D'après les caucheros, cette palud ne serait point insalubre.

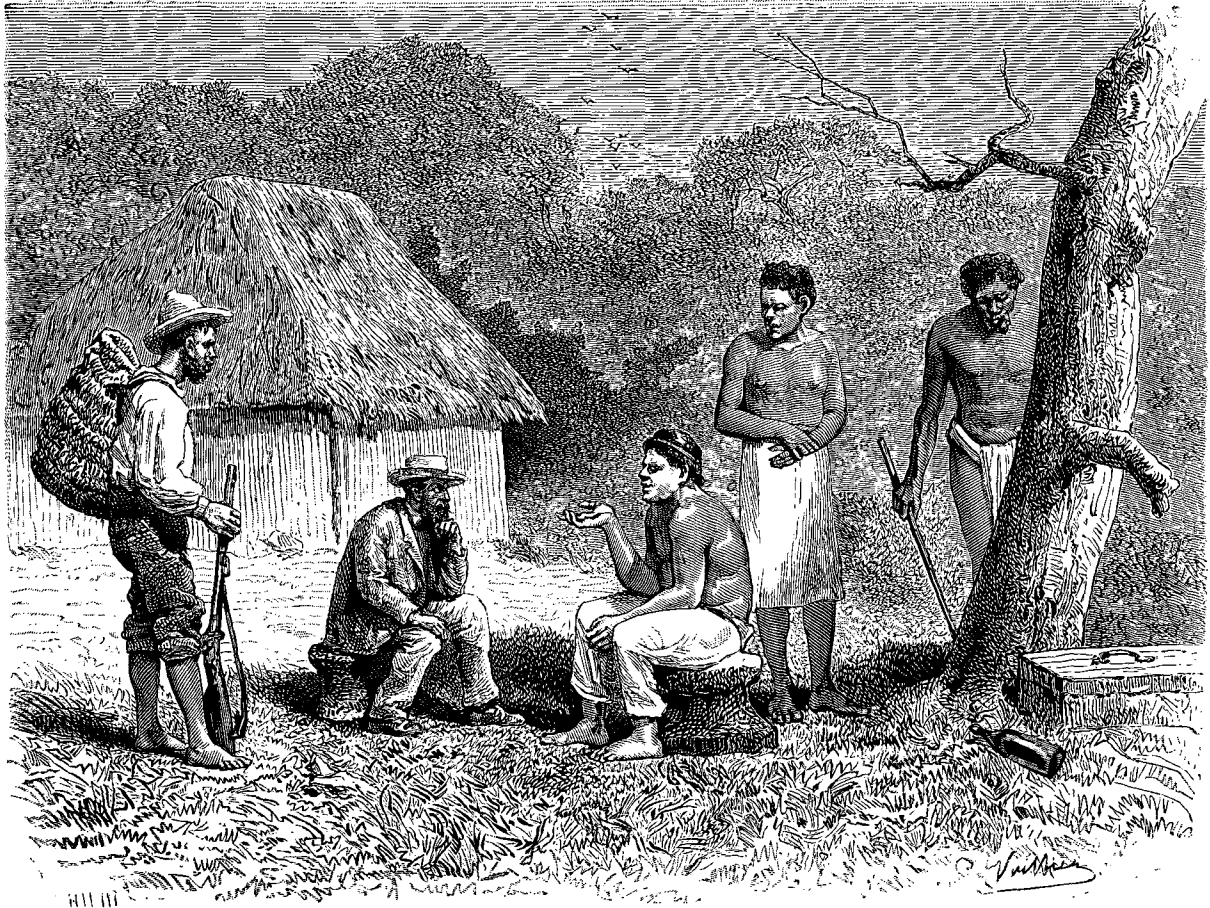
La baie est ouverte et n'offre point d'abri, mais du large elle doit paraître de toute beauté avec sa

courbe gracieuse dominée par des mamelons boisés, et plus haut par la Cordillère aux grandes ombres bleues.

XXXVIII

Un petit Cacique lent au calcul. — Le grand Cacique. — Le retour. — « Réascension » et « redescente » de la Cordillère. — Arrivée au port Tiati. — Descente du rio Tiati. — Faits et gestes du *morocoi*. — Yaviza. — Panama.

Manuelito, Indien riche et influent, de la famille des Caciques, a sa case sur l'autre rive du fleuve, en face de l'établissement des caucheros. Quelques mots



Arrivée à la maison de Ouisapilé.

espagnols et de petites bribes d'anglais en font l'intermédiaire obligé de la tribu et des capitaines de goélettes américaines. Comme l'honnêteté n'est pas ici la vertu maîtresse, il a su s'arrondir aux dépens de ses compatriotes. Ceux-ci, maintenant, ne sont plus que ses exploités. Malheureusement pour lui, les Cartagénéois sont venus interrompre le cours de sa fortune; il songerait volontiers à expulser les intrus, mais il n'a pas su choisir son temps; les caucheros sont aujourd'hui plus nombreux que les guerriers de la tribu, et mieux armés, plus braves et plus entreprenants.

Je m'abouche avec lui pour me procurer un guide,

mais sans succès; il se borne à m'apprendre que toute la nuit les Indiens ont tenu un palabre à mon sujet: le Cacique désirerait beaucoup que mon interprète vint donner quelques renseignements au conseil, ce que je refuse net, tout en expliquant le but de notre voyage à Acanti. Mais qu'est-ce que le pauvre homme comprenait à nos études, quelle idée se faisait-il d'un canal ordinaire, bien plus, d'un canal qui devrait passer sous une montagne! Il ne pouvait me croire et ramenait toujours la conversation sur la tagua, le caoutchouc, les bananes que lui dérobaient les nègres, les dégâts qu'ils commettaient dans les plantations. Dans ces conditions, la causerie finit

bientôt : nous nous séparâmes pourtant en bons termes ; il me promit de transmettre ma demande de guides au conseil de la tribu et de me faire rendre réponse par le grand Cacique. Je lui achète trois poules et quelques fruits : la somme de ces acquisitions ne monte qu'à vingt-deux réaux (environ cinq francs), et cependant le brave homme est dans l'impossibilité absolue de se tirer de ses calculs : il ne sait pas compter au delà de dix et préfère six pièces de dix sous à un écu de cinq francs. Je dois dire à sa louange que, s'il avait essayé de me vendre ces vivres à un prix exorbitant, il n'eût pas du moins l'idée de me surfaire dans l'addition, car le total qu'il recommença pendant plus d'un quart d'heure variait de dix et six à deux, dix et un.

Une heure après cette entrevue, je vis arriver le grand Cacique (Ouisapiléé n'est que le chef du village sur le Guati). On chercherait en vain sur l'Almanach de Gotha le nom de ce souverain et celui de ses domaines. C'est un vieillard encore vert, maigre, beaucoup plus grand que la moyenne des hommes de sa tribu. Il aurait une assez belle physionomie sans une hideuse plaie à l'œil qui le défigure d'un côté ; du premier abord il me plut, et avant la fin de la conversation il m'était déjà très sympathique. Il s'assit avec dignité et commença aussitôt à *leriar*, c'est-à-dire à chanter d'une voix nasillarde un long discours préparé la nuit précédente en conseil de tribu, avec grande absorption de « chicha ». Le rythme en est des plus divertissants ; on prononce la première partie de la phrase avec une lenteur excessive, accentuant surtout les dernières syllabes des mots ; puis, sans transition aucune, on dépêche avec volubilité le reste, en baissant de plus en plus le ton : chaque phrase est suivie d'une longue pause pendant laquelle, en signe d'approbation, toute l'assistance fait entendre un *hum* ou un *bêê* prolongés. Mon coquin d'Eugenio, ivre comme un Dariénite, remplissait fort mal son rôle d'interprète. Le brave Cacique nous demandait ce qui pouvait nous attirer dans un si pauvre pays, chez une tribu isolée, si paisible jusque-là, puis s'étendait en longues plaintes sur les Cartagénéois. Je fis répondre en quelques mots que je n'avais rien de commun avec les caucheros, que je venais pour des recherches auxquelles il ne pouvait rien comprendre, et qu'avant tout il me fallait des guides pour le lendemain. Les Indiens sont comme les enfants : ils cèdent à toute parole ferme et nette, et n'ont jamais su refuser une demande catégorique. Le Cacique essaya pourtant de *leriar* encore ; je l'interrompis brusquement pour le ramener à la question : des guides, *oui* ou *non* ! Il me promit alors plus que je ne voulais ; il me renseigna sur sa tribu, sur la contrée, et s'enquit, mais sans trop de curiosité, des merveilles du pays des blancs. Une bouteille de vin que je lui offris, des ciseaux qu'il me demanda, des biscuits pour son petit-fils qu'il avait amené avec lui : avec cela, on se sépara bons amis.

Dès le lendemain nous reprîmes le chemin du retour. Une heure de marche nous amena au *pueblo* de Guati. Ouisapiléé était en train de préparer ses fusils : cela me donnait à penser. Avaient-ils l'intention de nous attendre près de quelque « mal paso » ? En outre, les deux guides désignés ne paraissaient pas ; Manuelito devenait ironique, impertinent ; nous faillîmes terminer par les armes une discussion à propos d'un petit achat ; je me souvins alors que le vieux Cacique m'avait dit la veille en souriant d'une drôle de façon que sur la route il me retrouverait avec quelques amis pour m'offrir de petits cadeaux. Quoi qu'il en fût, le danger n'était pas grand ; près du village ils n'oseraient nous attaquer à cause des caucheros et du navire de guerre, et s'ils nous guettaient dans la montagne, ils en seraient pour leurs frais, vu que je n'avais point l'intention de reprendre le même chemin. Après une courte discussion où je leur reprochai leur manque de parole, chose à laquelle les Indiens sont fort sensibles, j'obtins enfin mes deux guides en les payant d'avance et beaucoup, et nous partîmes, gardant l'œil sur eux. Ils nous mènent par un sentier doux et facile à la fourche de l'entrée des gorges. Là je les renvoie à leur village, puis, retrouvant notre *pica*, nous arrivons de bonne heure à la rancheria des Scorpions, où nous nous installons de manière à nous préparer par un copieux repas et un long sommeil aux fatigues du lendemain. Si peu que nous ayons à redouter une embûche des Indiens, elle n'est pas à craindre à cette heure. Ces tribus sont tellement superstitieuses que, la nuit, les hommes n'osent faire un pas ; demain, dès l'aube, nous nous mettrons en marche en suivant une nouvelle *pica*.

Le jour suivant, nous partons dès l'aube. La constitution du terrain étant la même sur les deux versants de la Cordillère, la méthode qui nous a déjà si bien réussi pour arriver au point culminant sans hésitation aucune nous permettra d'éviter l'escalade si dangereuse par le rio Guati. Comme la pente générale de la Cordillère est beaucoup plus ardue sur le versant de l'Atlantique que sur celui du Pacifique, l'ascension nous demande un long et grand effort. Partis à sept heures du matin, nous n'atteignons le sommet qu'à midi cinquante. L'arête que nous avons suivie est restée tout le temps fort étroite. La forêt est plus riche, plus épaisse qu'à l'exposition du sud.

À la cime de la montagne le brouillard nous attendait ; il se condense peu à peu, et les grosses gouttes d'eau qui tombent de la feuillée nous mouillent comme une vraie pluie. La ligne de faite porte vers le nord-ouest ; les variations de direction ne s'écartent pas à vingt degrés de ce relèvement. Tantôt elle est fort mince, tantôt elle s'élargit et le terrain devient bourbeux. Grâce à l'absence de sous-bois nous marchons sans tracer de *pica*, mais des troncs renversés par la violence des vents qui balayent ces hauteurs nous barrent souvent la route. À trois heures, nous retrouvons le point où quelques jours auparavant



Sur la route d'Acanti (voy. p. 263 et 268).

nous avons gagné la cime de la Cordillère; à cinq heures et demie, nous arrivons au piquet 2526. Après avoir inutilement essayé de suivre la *cuchillo* jusqu'au bout, afin d'éviter une quebrada qui m'a laissé de fort mauvais souvenirs, nous nous trouvons au sommet d'un mur de vingt mètres de hauteur que nous parvenons à descendre sans retourner sur nos pas.

Mes hommes sont enthousiasmés : quoique passant leur vie dans les bois, quoique habitués à chercher leur chemin dans des forêts impénétrables à d'autres qu'aux Indiens et aux sang-mêlés, ils ne reviennent pas de leur étonnement sur la précision avec laquelle ils ont été menés à Acanti sans fausses routes, sans hésitation et sur la *pica* sûre et facile qu'ils ont tracée sous mes ordres à travers une Cordillère redoutée même des sauvages. La commisération méprisante qu'ils ont pour le citadin qui ne sait ni manier la machete, ni se dépêtrer d'un fourré de lianes, fait place à une confiance absolue et à une foi sans bornes dans la science des blancs.

Le 15, nous partons d'assez bonne heure et sans déjeuner. Certains de ces messieurs ont trouvé bon de jeter en route les provisions qui leur paraissaient trop lourdes, la graisse par exemple. Fatigués de l'étape de la veille, ils se querellent au sujet des charges à porter; j'interviens, et, faisant moi-même la répartition, je m'arrange de façon à donner à José et à Garcia, en qui j'ai pleine confiance, les vivres les plus précieux et le matériel de cuisine. Eugenio, Pedro Espinosa et Juanito seront bien forcés de suivre quand même. Je les prévins, du reste, que, dans la nécessité absolue de regagner Panama avant le 25 février, jour du départ de M. Wyse pour Buenaventura, je n'attendrai pas les retardataires et marcherai coûte que coûte; si l'un d'eux ne peut plus suivre, on lui laissera un camarade, mais on ne les enverra chercher qu'après notre arrivée à Yaviza. Les provisions ne leur manqueront pas, puisqu'il y a des dépôts sur la route. Cette menace produit son effet. Juanito, qui « ne pouvait plus se traîner », est guéri comme par enchantement.

A onze heures, à la rancheria du 5 février, nous déjeunons d'un *pavo* tué par José; à cinq heures, nous arrivons à la rancheria du 1^{er} février. La clairière y est couverte d'une jonchée de petites fleurs papilionacées blanches et violet clair tombées d'un arbre que nos gens ne connaissent pas. Cette neigée délicate, entourée de verdure sombre, est charmante à voir : l'hiver au milieu de l'été.

Un énorme serpent noir, très effilé de formes, blanc sous la gorge et tacheté çà et là de jaune orangé, pêche dans la quebrada le petit poisson (*chalcinopsis*) que nos hommes appellent *sardinita*; il me regarde paisiblement pendant un bon quart d'heure; puis, effaré par des bruits, il se coule dans les herbes avec une prestesse et une grâce merveilleuses.

La *trocha*, beaucoup moins facile que la *pica* dans

la Cordillère, devient de plus en plus mauvaise. La nuit, les garapates nous exaspèrent; le matin, les hommes, de méchante humeur, se disputent encore au sujet du partage. Pour égaliser les charges, voici comment ils s'y prennent : ils les suspendent aux deux bouts d'une longue branche bien droite qu'un homme porte, au milieu, sur l'épaule. C'est là une balance peu coûteuse.

Je marche en avant pour les presser; au moment où je tourne un coude du rio, je vois tout à coup un grand animal se lever à deux pas et fuir vers la colline, mais sans y mettre une trop grande précipitation. Il s'arrête à une trentaine de mètres : c'est un superbe jaguar. Faute d'arme je fus un peu interdit, je l'avoue, mais ce félin n'attaque jamais en face et sa réputation de couardise est faite depuis longtemps. Son poil hérissé par la surprise donnait à sa robe foncée et tachetée un velouté admirable, mais le faisait paraître si gros que ses formes perdaient un peu de leur gracieuse élégance. Après être resté immobile quelques secondes, il regagna la forêt de son pas élastique et léger, franchissant arbustes, branches et feuilles mortes, sans faire entendre le moindre bruit. Un moment après, me retournant par hasard, je l'aperçus à une vingtaine de mètres; il était rentré dans la quebrada, qu'il remontait à loisir. J'appelai les porteurs, ma voix lui fit hâter son allure : à l'arrivée des hommes, il sauta d'un premier bond le Tiami, d'un second un fouillis de racines et disparut aussitôt. J'avais maintenant un fusil, mais nous battîmes vainement le bois. Le même jour notre avant-garde vit un autre de ces tigres.

Nous continuons notre route, prenant à partir de ce point une trocha faite précédemment par les porteurs, qui se confond rarement avec le rio et en évite les passages difficiles.

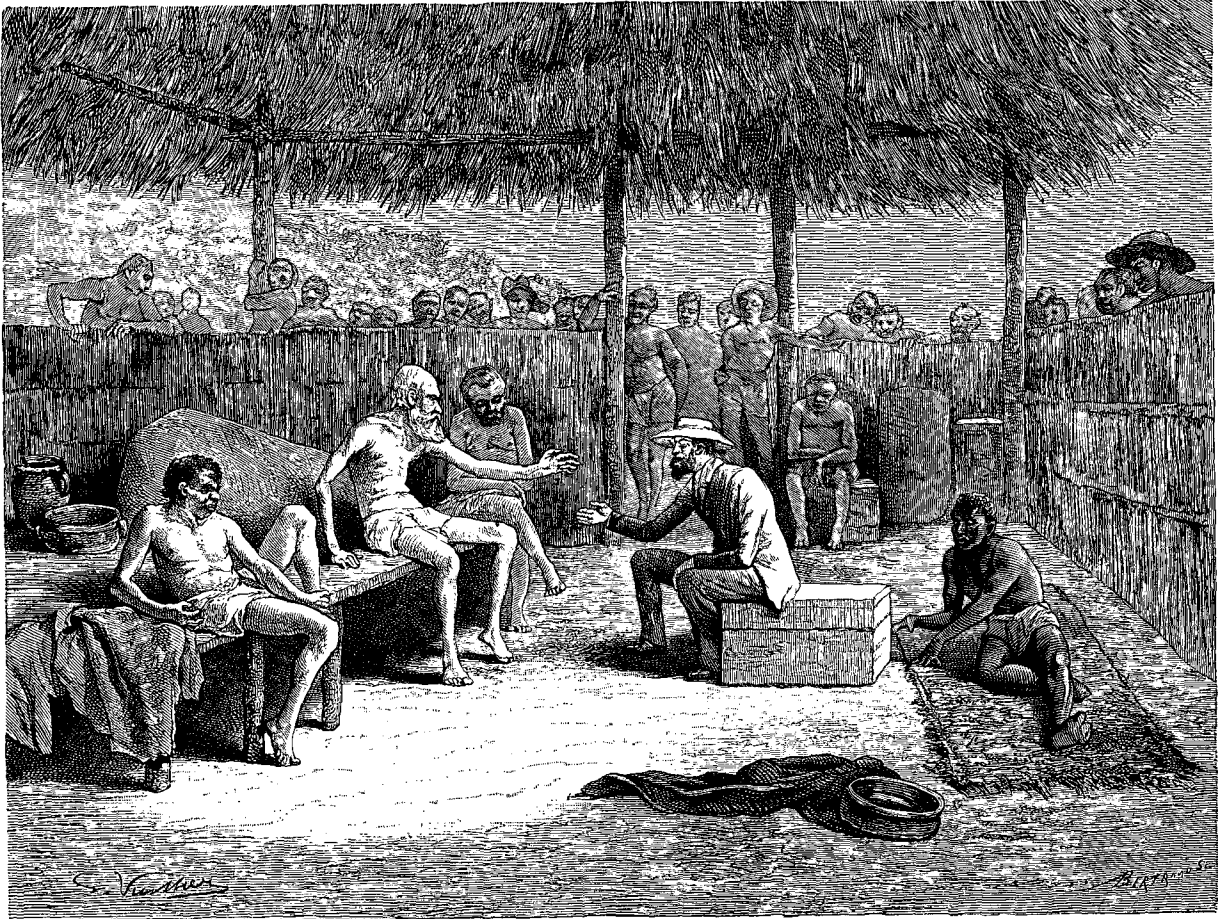
La forêt, hérissée de sous-bois très épais sur les terrains primitifs, est clairsemée dans les endroits où se rencontrent les lauzes; sur les bords des quebradas elle est encombrée de lianes et des tiges pendantes du carrisal. La portion la plus désagréable du chemin fut la trocha qui conduit au port Tiami et qui date des premiers jours de l'exploration; elle fourmillait de garapates, et les hommes appelèrent mon attention sur le bruissement produit dans les feuilles sèches par la marche de ces bestioles.

Jamais étape ne me parut plus longue; le 18, à trois heures, enfin, nous arrivons à la rancheria; nos amis m'avaient laissé force provisions, deux bouteilles de vin, des œufs. Mais mon impatience était grande de savoir si je trouverais au petit port les deux pirogues demandées. Je cours au rio; les voilà, remises soigneusement dans une crique minuscule! Nos hommes sont encore plus heureux que moi : plus de portages, plus de marches qui épuisent dans la trocha. En mettant le pied sur les embarcations, ils s'empresent de se signer et de remercier la Santissima Virgen, la très sainte Vierge. Et de fait, ils ont lieu

d'être fiers de cette rapide traversée de l'isthme dans une région absolument déserte, parmi des montagnes qui passent pour ensorcelées.

Nous partîmes aussitôt; le Tiati étant presque à sec, la descente fut très dure; il fallut traîner les pirogues et nous n'avions pas de *canaletes*. On ne voyait plus le moindre courant; les *pozos* se recouvraient d'une épaisse moisissure verte au-dessous de laquelle le sillon du canot montrait une eau brune et puante. Les caïmans, rares il y a un mois, pullulaient aujourd'hui; çà et là quelques tortues ahaïaient sous la chaude atmosphère. La plupart de ces chéloniens

passent dans l'eau la majeure partie de leur existence; d'autres vivent presque toujours à terre; la plus grande espèce de ceux-ci porte le nom de *morocoï*; ils atteignent des dimensions énormes, égales presque à celles des tortues éléphantines de Madagascar; on les recherche à cause de la finesse de leur chair, mais avant le sacrifice, et peut-être dans la persuasion que le *caldo* n'en sera que meilleur, on leur fait subir les plus cruelles tortures. Le malheureux animal, retourné sur le dos, est chargé de lourdes billes de bois, et l'assistance de s'ébaudir de ses tentatives désespérées pour se remettre sur ses pattes;



Entretien avec le grand Cacique (voy. p. 268).

moi-même, quelle que fût ma pitié, je ne pouvais m'empêcher de rire aux contorsions maladroites de cette tête de serpent, de ces pieds de rhinocéros. Le morocoï est chez les naturels le symbole de la paresse, et certains de nos porteurs s'entendaient seriner pour la centième fois par leurs camarades plus actifs un dicton bien connu dans le pays : « Morocoï, allons travailler! — Impossible; vois, je n'ai pas de pieds, je n'ai pas de mains! — Morocoï, allons manger! — Tout de suite, voici mes mains et mes pieds. » Par contre, c'est un malin, comme en témoigne le conte suivant.

Un jour le morocoï paria avec le singe un régime

de bananes et une bouteille d'anisado qu'il monterait plus vite que lui au sommet d'un certain arbre. En quelques bonds, Mono était en haut, narguant la tortue, qui, péniblement, se hissant dans les lianes, réussit enfin, au bout d'une heure, à grimper auprès du camarade. Sans ergoter sur les clauses du contrat, sans s'irriter des railleries du singe, le morocoï s'avoue vaincu et promet de payer dès son retour au logis. « Mais, ajoute-t-il, veux-tu parier le double que je descendrai plus vite que toi? — Accepté. — Attention: un, deux, trois! » et il se précipite dans le vide. Mono débouline de son mieux; arrivé à terre, il aperçoit son adversaire cheminant déjà sur ses pattes :

mais le morocoï n'est point méchant, il se contente de faire son petit calcul et de démontrer comme quoi, déduction faite du premier enjeu gagné par le singe, celui-ci lui redoit un régime de bananes et une bouteille d'anisado, et le singe s'exécute.

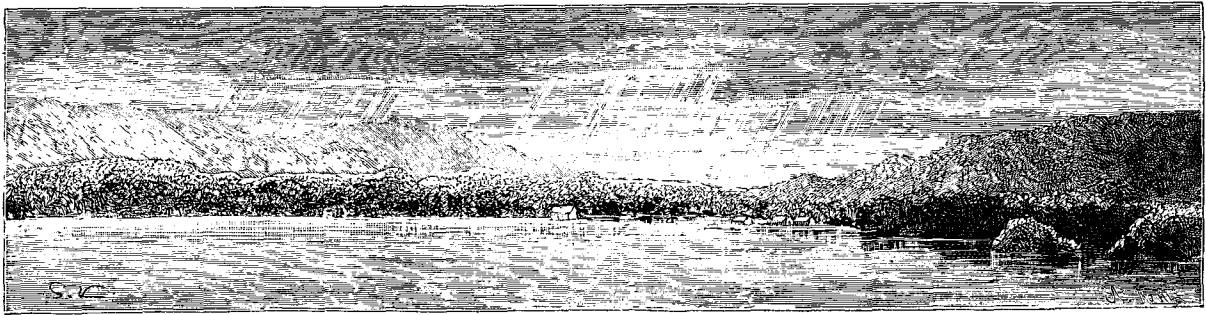
Mais, si finaud qu'il soit, il est encore plus patient : une fois, ayant, on ne sait où ni quand, passé six mois à grimper le long d'une pente d'éboulis, il allait toucher au but, quand, par male chance, une grosse pierre à laquelle il se cramponne de ses pattes de devant roule sur le talus et l'entraîne jusqu'au point de départ. Sans se décourager, il recommence l'ascension, se disant à lui-même : « Aussi, tu allais trop vite, morocoï, mon ami ; cette fois, tu ne te presseras pas tant ! »

Arrivées au Tupisa, les pirogues marchent plus rondement. Je ne puis m'accoutumer de nouveau à la chaleur du soleil après un mois d'ombre et de fraî-

cheur dans la trocha, et bientôt j'ai le visage, les mains et les pieds brûlés. Nous passâmes la nuit sur une petite île, par crainte des garapates ; mais, pendant la route, nous en avons recueilli si belle provision que, malgré notre fatigue, pas un seul d'entre nous ne put fermer les yeux.

Le lendemain, partis au jour, la descente est moins rapide que nous ne l'avions espéré. La rivière est très basse ; nombre d'arbres échoués en travers, par-dessus lesquels notre pirogue avait pu librement passer quelques semaines auparavant, nous barrent complètement la route ; il faut décharger l'embarcation et la porter à vide sur le tronc, ou mieux encore, l'enfoncer sous l'eau et la glisser sous le *palo*.

Je tue un fourmilier-ours (*myrmecophaga tamandua*), animal étrange avec son long museau effilé, sa tête étroite, ses curieuses petites oreilles, son pelage grossier, ses ongles robustes, sa queue prenante.



Baie d'Acanti (deuxième vue : voy. p. 267), d'après un croquis de M. Turquet de Beaugard, capitaine de frégate.

Enfin nous voici au confluent du Tupisa et du Chucunaque ; une troupe de femmes à peine vêtues, occupées à la pêche, plongent dans l'eau à notre approche, comme une « école » de grenouilles, et s'y enfoncent jusqu'au cou en dépit des caïmans. Les beaux messieurs de la seconde pirogue, citoyens de la ville prochaine, passent une bonne demi-heure à parfaire leur toilette : ils ne veulent se montrer à leurs compatriotes que dans leurs plus beaux atours, souliers, pantalon et chemise. Je ne perds pas mon temps à les attendre et nous débarquons à Yaviza.

M. Sosa s'y trouve encore. M. Lacharme est à Pinogana, de retour de ses opérations du rio Tuno ; il doit rentrer demain. M. Pouydesseau a été à la mort et me paraît encore très malade. M. Sosa s'occupe des préparatifs du départ ; il a loué la canoa *la Cartagène*, qui arrive le soir même.

Malgré le manque de parole du patron de sa pi-

rogue, M. de Lacharme parvient à nous rejoindre, et nous quittons Yaviza le 20 au soir, sans doute pour la dernière fois.

A la Palma, Gregorio Santa-Maria vient nous serrer la main ; il a vieilli, il est encore plus blanc. Notre canoa, à peine passable sur un fleuve, est tout à fait impropre aux voyages sur mer. Il serait trop long de dire tous les ennuis que nous causent la négligence, l'importance et l'incapacité du patron : il ne sait ni se servir des rames, ni serrer le vent, ni commander ses hommes. A la fin, malgré lui, je mets nos engagés à la manœuvre.

Tout est bien qui finit bien : nous arrivons à Panama le 25, quelques heures seulement avant le départ de MM. Wyse et Verbrugge.

Armand RECLUS.

(La fin à la prochaine livraison.)